

## DES VESTIGES ET DES HOMMES : UN SIÈCLE D'ARCHÉOLOGIE MOSELLANE AU SEIN DE LA S.H.A.L.

L'incorporation au *Reich* et l'émigration des élites francophones qui s'ensuivit frappèrent de plein fouet l'archéologie locale. Au moment où la *Gesellschaft* se met en place, pendant une quinzaine d'années un véritable vide archéologique a succédé à une période d'activités fécondes et diversifiées animées, à partir de 1858, par la *Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle*<sup>(1)</sup>. Celle-ci avait regroupé, sous l'impulsion de Victor Simon<sup>(2)</sup> toute une pléiade d'« antiquaires » dynamiques : l'étude de l'aqueduc de Jouy-aux-Arches avait abouti à la sauvegarde du plus illustre symbole antique en pays médiomatique; les érudits locaux avaient apporté leur contribution aux entreprises nationales nées de la politique césarienne et antiquisante de Napoléon III<sup>(3)</sup> et Charles Robert, futur successeur de Mérimée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait alors mené les travaux préparatoires à la publication des deux volumes consacrés à l'*Épigraphie de la Moselle* (Paris, 1882). Charles de Bouteiller avait réuni la documentation que nécessitait son *Dictionnaire topographique du département de la Moselle*.

Avec l'Annexion, l'archéologie mosellane perd ses forces vives, nombre d'antiquaires gagnant qui Nancy qui Paris. Retirée à Briey, la société messine elle-même n'a plus qu'une existence fantômatique tout en demeurant l'un des symboles évidents du refus intellectuel de l'Annexion; c'est en effet le protestataire Charles Abel qui en assurera la présidence jusqu'à sa mort (1895). Deux ans plus tard intervint la liquidation de la *Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle*. Agée de neuf ans, la *Gesellschaft* avait déjà à son crédit plusieurs campagnes de fouilles (à Tarquimpol, à Sarrebourg), suivies de publications dans les neuf tomes parus du *Jahrbuch*.

Les statuts (Article 1) et la dénomination de la *Gesellschaft* rappellent bien qu'à l'instar de la S.A.H.M. la nouvelle société savante s'assigne pour but de favoriser le développement en Lorraine de la science archéologique et après le retour à la France, le secrétaire de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine* ne manque pas de souligner l'importance des investigations archéologiques. Mais l'identité des termes ne doit pas masquer les mutations du contexte scientifique dans lequel se place ce siècle d'archéologie mosellane, mutations liées

1) Sur cette Société voir J.-M. DEMAROLLE, « Patrimoine archéologique et société savante : l'exemple de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle, 1858-1870 » dans *Patrimoine et Culture en Lorraine* (dir. F.-Y. LE MOIGNE), Metz, 1980, pp. 16-29. Nous la désignons par le sigle S.A.H.M.

2) Victor Simon (1797-1865) s'occupe dès 1833, à l'instigation de l'Académie de Metz dont il était membre depuis 1824, du délabrement dans lequel se trouvait l'aqueduc de Jouy. Il fut l'un des « pères fondateurs » de la S.A.H.M.

3) Charles Abel avait fait paraître dans les *Mémoires* de la S.A.H.M., la première étude solide sur les *Voies romaines de la Moselle* (1859).

aux vicissitudes politiques, à l'« équipement » culturel du département, au statut de l'archéologie nationale en France. Mais depuis 1888 la Moselle n'a cessé de profiter des compétences et du dévouement d'une longue suite d'archéologues qui ont en partage la même passion et le même souci de connaître et de promouvoir le passé antique local<sup>4)</sup>.

La *Gesellschaft* bénéficie, on le sait, du soutien financier des autorités et d'un recrutement dynamique; de surcroît, en matière d'archéologie, elle ouvre le département à la science allemande qui jouit alors dans l'Europe universitaire d'un rayonnement incontesté, justifié, envié. Le *Reich* ne compte-t-il pas en 1876 seize chaires d'histoire de l'art et d'archéologie (dont trois à Strasbourg) ? Il n'en existe alors aucune en France<sup>5)</sup>. Théodore Mommsen (1817-1903), titulaire depuis 1861 à l'Université de Berlin de la chaire d'histoire romaine domine les études anciennes. C'est auprès de lui que le jeune Camille Jullian<sup>6)</sup> (il occupera en 1920 à Strasbourg la chaire d'archéologie, et la Gaule romaine lui doit sa première grande « Histoire ») se rend en 1882 pour recevoir le « baptême scientifique »<sup>7)</sup>. Ce grand maître allemand est à l'origine de l'un des monuments de l'érudition allemande de grande envergure, le *Corpus des Inscriptions Latines* : l'archéologue de Metz Jean-Baptiste Keune se charge de la publication des inscriptions médiomatriques et donne aussi plusieurs contributions à une autre entreprise allemande de grande portée, la *Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*<sup>8)</sup>. Dès le départ les travaux archéologiques au sein de la *Gesellschaft* reposent donc sur des spécialistes beaucoup mieux formés, dans les conditions de l'époque évidemment, que la moyenne des membres des sociétés savantes et qui jouissent de la caution scientifique de hautes autorités. Grâce à l'aide efficace d'Albert Grenier<sup>9)</sup> (1876-1961), à

4) Nous nous limitons ici à l'archéologie gallo-romaine et à la période 1888-1970.

5) Pour ce qui relève du contexte scientifique général on se reportera à : C.O. CARBONELL, *Histoire et historiens, une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*, Toulouse, 1976; A. BOURGUIERE (dir.), *Dictionnaire des Sciences Historiques*, Paris, 1986; F. HARTOG, *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire - Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, 1988.

6) Il entra à l'École Normale Supérieure, alors dirigée par Fustel de Coulanges, en 1877. Professeur à Bordeaux, puis à la Sorbonne, il accéda au Collège de France en 1905. Il consacra une grande part de son travail à l'épigraphie et vit l'intérêt des documents archéologiques de toute nature pour l'historien. Sa somme, *Histoire de la Gaule*, Paris, 8 vol., 1909-1926, attend encore une réactualisation de même ampleur.

7) C. Jullian écrivit plus tard à ce sujet à A. Grenier : « c'était pour Mommsen que j'avais fait le voyage et voulu ces deux semestres d'études; il représentait pour nous la science allemande dans tout son éclat, sa discipline, sa solidité, son humeur un peu farouche et agressive ». Cité par C.O. CARBONELL, *o.c.*, p. 566.

8) Cette encyclopédie vit le jour en 1837 sous la direction de Pauly auquel G. Wissowa succéda en 1894. On y trouve, entre autres, l'article de J.-B. Keune (*Mediomatrici*) et ceux d'E. Linckenheld (*Nidda, Noviomagus*).

9) Albert Grenier était né à Paris d'une famille champenoise qui s'établit à Nancy peu après sa naissance. Jeune étudiant, il participa aux fouilles de la ville de Rouhling aux côtés d'E. Huber (il habitait alors Pont-à-Mousson, c'est-à-dire de l'autre côté de la frontière); il consacra son Mémoire de l'École pratique des Hautes Études (1906) aux *Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatriques*; c'est une des premières études sur l'organisation de l'habitat rural en Gaule romaine et l'auteur la dédie à ses « amis lorrains ». Une grande partie de la carrière d'A. Grenier s'est déroulée dans l'Est puisqu'il devint Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy (1917), remplaça C. Jullian à la chaire d'archéologie à Strasbourg (1920) avant d'entrer au Collège de France en 1935. L'auteur du magistral *Manuel d'Archéologie gallo-romaine* (Paris, 4 tomes en 7 vol., 1931-1960) exerça une influence certaine sur l'archéologie mosellane : il soutint efficacement E. Linckenheld, fit nommer E. Delort comme Directeur de Circonscription. Fondateur de *Gallia*, il favorisa les travaux de compilation de M. Toussaint, secrétaire de *Gallia*, dont il préfaça en 1948 l'étude sur *Metz à l'époque gallo-romaine*.

l'estime qu'il témoigne à plusieurs archéologues locaux (comme Emile Linckenheld, Emile Delort) il en est de même lorsque la *Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine* succède à la société allemande. Le travail des archéologues locaux à toujours été ainsi connu non seulement par les publications propres de la société, mais aussi par le canal des revues plus largement (*Revue Archéologique de l'Est*) ou nationalement diffusées (*Bulletins* ou *Mémoires* de la *Société des Antiquaires de France*, revue *Gallia*, suppléments à *Gallia*, *Revue des Études Anciennes* par exemple). C'est là une ouverture dont n'ont pas profité toutes les sociétés savantes régionales de l'époque, loin de là.

Mais, comme dans toutes ces sociétés, les responsables de l'archéologie, quel que soit leur niveau de formation, ne se consacrent jamais à cette tâche comme « professionnels » au sens où les instances ministérielles l'entendent aujourd'hui; ils ne peuvent compter que sur leurs forces, le soutien financier de la société, des subventions locales et ne disposent d'aucune infrastructure. La Loi Carcopino de 1941, complétée par le décret d'application de septembre 1945 organise des circonscriptions archéologiques : Albert Grenier place alors Emile Delort à la tête d'un vaste ressort comprenant la Lorraine mais aussi la Haute-Marne. La S.H.A.L. décide d'ailleurs en 1956, en concertation avec Emile Delort de constituer un réseau de « correspondants ». Toutefois jusqu'en 1984, les Directeurs des circonscriptions, recrutés parmi les universitaires, restent des indemnitaires et l'archéologie mosellane ne repose, comme dans le reste de la France, que sur le travail des bénévoles<sup>(10)</sup>. Par ailleurs, la Moselle n'est dotée que depuis vingt ans de structures universitaires complètes (1968 : transformation du Collège Littéraires Universitaire de Metz en Faculté des Lettres). Mais, même si des cours d'archéologie sont dispensés, aucun cursus spécifique n'y existe dans cette discipline. En revanche, l'histoire régionale donne lieu à un enseignement et à des recherches suivies.

L'annexion allemande, l'absence de toute formation supérieure sont propres au département mais conjuguées à l'absence de politique archéologique cohérente au niveau national jusqu'à ces dernières années, elles expliquent le rôle fondamental des membres de la *Gesellschaft* et de la S.H.A.L. dans la mise au jour, la sauvegarde, la publication des vestiges gallo-romains. En outre, l'absence jusqu'en 1960 (création de l'*Association des Amis de l'Archéologie Mosellane*) d'une autre société archéologique à ressort « départemental » et la structure en sections locales de la S.H.A.L. renforcent et démultiplient le rôle de cette société. Jusqu'à la seconde guerre mondiale tout au moins, les archéologues de

10) Maître de recherches au C.N.R.S., Marcel Lutz fut le seul céramologue mosellan « professionnel » et fut chargé de cours à la Faculté des Lettres de Metz (1980-1985) au titre de la céramologie. Mais, autant qu'à Mittelbronn, Boucheporn ou Eincheville, le nom de M. Lutz est étroitement associé à celui de Saint-Ulrich. Il eut en effet la charge des fouilles de la villa n° 1 pendant vingt ans (1961-1981) et il donna, pour la première fois dans l'Est de la Gaule, une synthèse sur un grand *Fundus* : « Le domaine gallo-romain de Saint-Ulrich », 1<sup>re</sup> partie, in *Gallia*, XXIX, 1971, p. 17-44 et 2<sup>e</sup> partie, in *Gallia*, XXX, 1972, p. 41-82.

la S.H.A.L. disposent d'énormes pouvoirs - que seules limitent les contraintes financières ! - en matière de décision et d'organisation du travail. L'archéologie locale est ainsi fortement « personnalisée » et focalisée de fait autour de quelques responsables : la S.H.A.L. se doit d'évoquer les principaux d'entre eux, auxquels elle doit beaucoup.

Originaire de Trèves, Jean-Baptiste Keune (1857-1936) étudie à Marburg et à Bonn, avant de devenir à Vienne l'assistant du grand archéologue Otto Benndorf. Arrivé à Metz comme professeur en 1892, il devient Directeur du Musée en 1899; il assume cette fonction jusqu'en 1918 après avoir consacré à l'archéologie locale et au Musée de Metz vingt-six années. Il fait de la *Gesellschaft* (dont il devient secrétaire) un véritable instrument de recherche, représente la société aux congrès scientifiques tant en France qu'en Allemagne, encourage et renseigne tous ceux qui s'adonnent à l'archéologie, échangeant une correspondance suivie avec le Comte Beaupré comme avec Émile Huber. Maîtrisant parfaitement la langue et l'épigraphie latines, il ne se soucie pas des « belles » inscriptions lapidaires seulement; l'intérêt de l'*instrumentum* (tessons de vases, marques de briques, anses d'amphores) ne lui échappe pas. La guerre même ne le décourage pas; il recueille alors en Meuse, dans des conditions épouvantables, les stèles de Senon. Les circonstances politiques font qu'il donne à la *Trierer Zeitschrift*<sup>(11)</sup> sa synthèse sur la *Civitas Mediomatricorum*; aux dires mêmes d'A. Grenier, elle aurait bien mérité d'être traduite en français. Épigraphiste avant tout, J.-B. Keune de 1899 à 1918, en tant que Directeur du Musée de Metz, est en fait le responsable de toutes les opérations de fouilles déclenchées à Metz et dans le pays messin par les grands travaux de l'époque allemande (nécropole du Sablon par exemple); ses carnets de fouilles, les collections du Musée (les entrées sont systématiquement répertoriées dans le *Jahrbuch*) en font foi.

Bien différent apparaît Émile Huber (1839-1909) « amateur » au sens un peu péjoratif du terme mais avant tout mécène, ce qu'apprécie toute société savante. On sait<sup>(12)</sup> que cet ingénieur de formation (École Centrale de Paris) réussit à Sarreguemines une très belle carrière d'industriel textile. La majeure partie des facilités financières qui en découlèrent servit la cause de l'archéologie. Sociétaire de la *Gesellschaft* dès 1890, vice-président à partir de 1898, il est la cheville ouvrière de la section de Sarreguemines. Non content de subventionner plusieurs chantiers<sup>(13)</sup> il finance certains entièrement : fouilles des *tumuli* de Rouhling et de Grosbliedestroff (1885, 1890, 1893), de la *villa* de luxe de Rouhling (1890-1891) et surtout du Herapel (1881, 1886, 1895, 1903-1904). En lui l'emporte la passion de l'objet; il « fouille » pour collectionner et achète

11) Car après 1918 il dut terminer sa carrière à Trèves.

12) Voir en particulier : F. ROTH, *La Lorraine annexée, 1870-1918*, Nancy, 1976; H. HIEGEL, « Le groupe de la S.H.A.L. à Sarreguemines de 1892 à 1968 », in *Cahiers Lorrains*, 1975, p. 74-84.

13) A titre d'exemple : 1800 marks en 1902 pour les fouilles du grand amphithéâtre de Metz, mais aussi 1500 pour les illustrations du *Jahrbuch* en 1903.

ce que le sol ne lui livre pas !<sup>(14)</sup> Il fait don à la S.H.A.L. et au Musée de Metz de ses collections, composées du produit de ses fouilles et du rachat de la collection d'Antoine Dufresne; celui-ci, conseiller de préfecture à Metz sous le Second Empire, était propriétaire d'un beau cabinet d'« antiques » comprenant aussi des pièces en provenance de Naix-aux-Forges ! Malheureusement, le contexte des trouvailles n'est pas précisé; bien des objets dessinés dans les publications d'E. Huber ne se retrouvent pas dans les collections. Ses campagnes de fouilles lui fournissent la matière de ses contributions au *Jahrbuch* et surtout de son grand ouvrage sur le Herapel<sup>(15)</sup>. S'il ne le rédige pas lui-même<sup>(16)</sup>, il sollicite constamment l'avis scientifique de J.-B. Keune; « je vous enverrai les feuilles avec les inscriptions du Herapel imprimées à Strasbourg en vous priant de me donner, sur chacune, un mot que je puisse publier » écrit-il en 1901 au « très estimé Directeur »...

Émile Huber n'est point véritablement homme de science mais ses travaux ont le mérite d'encourager l'action de la société, de faire connaître quelques sites majeurs de l'Est mosellan et surtout de maintenir le français comme langue de publication archéologique dans le *Jahrbuch* pendant l'Annexion.

Formé à l'époque de l'Annexion (il obtient l'Abitur en 1902 et fait des études de lettres classiques à Strasbourg, à Munich) professeur à Colmar (1906-1919) puis à Sarrebourg (1919-1929) et enfin à Strasbourg (il est en même temps chargé d'un cours d'archéologie à la Faculté), Émile Linckenheld (1880-1976), originaire d'Adelange est un parfait symbole d'une identité mosellane bi-culturelle. Il ne pratique guère le travail de fouille - on lui doit cependant la découverte de la station préhistorique de Téting - mais il multiplie les contributions savantes, aussi bien en allemand qu'en français (146 références, la dernière datant de 1967). Passionné par le symbolisme religieux, il s'intéresse au problème des survivances celtiques<sup>(17)</sup> et n'hésite pas à tirer parti du folklore ou d'une documentation de type ethnographique. Mais l'archéologie locale lui est particulièrement redevable de tout un travail fondamental d'inventorisation topo-bibliographique; à ses répertoires<sup>(18)</sup> il convient d'ajouter ses contributions régulières à la rubrique archéologique de la *Bibliographie lorraine*.

14) Son dépit est manifeste : « j'ai offert 400 marks pour cette pièce mais les gens sont insatiables. Qu'ils aillent au diable », écrit-il à J.-B. Keune en 1907.

15) *Le Herapel, Les fouilles de 1881 à 1904* (3 fasc., Strasbourg, 1907-1908). Ce site n'a plus été sérieusement étudié depuis lors, mais « bénéficie » de multiples fouilles clandestines... Une mise au point topo-bibliographique a été faite par Muriel GEORGES, *Le « vicus » gallo-romain du Herapel à Cocheren (Moselle)*, Mémoire de Maîtrise, Université de Metz, 1987, 161 p.

16) La rédaction est due à l'abbé Paulus.

17) Voir en particulier sa synthèse *Les stèles funéraires en forme de maison chez les Médiomatriques et en Gaule* (Paris, 1927.)

18) Répertoire archéologique pour les arrondissements de : Sarrebourg (1929), Forbach et Sarreguemines (1932), Boulay (1933), Thionville (1934), Forbach (1954).

Fils d'un professeur intéressé par le site archéologique de Lezoux (Puy-de-Dôme), Émile Delort (1880-1958) est nommé au Lycée de Metz en 1919. Toute la carrière de cet agrégé de grammaire se déroule ensuite dans cette ville. C'est Albert Grenier, dont il avait suivi l'enseignement à Nancy qui le fait placer à la tête de la XVII<sup>e</sup> Circonscription (1945-1957). Mais les orientations scientifiques d'E. Delort sont bien conformes à l'évolution de l'archéologie, à son éclatement en disciplines distinctes, et aux progrès d'une d'entre elles, la céramologie. Or, les spécialistes français (et en particulier l'archéologue roannais Joseph Déchelette<sup>(19)</sup>) mènent des études de qualité sur les ateliers de sigillée en Gaule romaine. En exploitant méthodiquement et avec une longue patience (10 000 dessins de tessons !), le matériel recueilli sur le site de Chemery, E. Delort marche dans cette voie<sup>(20)</sup> et révèle pour la première fois aux céramologues un des centres de production du groupe Saturninus-Satto, dont les travaux de Marcel Lutz ont fait connaître, depuis, tant d'autres implantations<sup>(21)</sup>. Dès 1913, des spécialistes anglais et allemands de la sigillée retrouvée sur des sites de consommation avaient reconnu ces potiers, estimant qu'ils avaient « probablement travaillé dans l'est de la Gaule »<sup>(22)</sup> mais c'est aux recherches d'E. Delort qu'on doit la première identification assurée d'un atelier mosellan de sigillée.

Si ces quatre archéologues ne résument pas à eux seuls tous les bons ouvriers aujourd'hui disparus de la S.H.A.L. (puisqu'on ne saurait oublier K. Wichmann, A. Reusch, E. Berghol entre autres), ils n'en restent pas moins, dans leur diversité, représentatifs d'une archéologie animée par les sociétés savantes, où la part des initiatives individuelles, des personnalités locales reste grande, mais où les opérations de terrain, le souci de la publication et de la « vulgarisation » des découvertes ont le mérite d'aller de pair.

Les « fouilles » sont toujours liées à des découvertes fortuites et n'entrent jamais, c'est de règle jusqu'au lendemain de la seconde guerre

19) J. DECHELETTE, *Les vases ornés de la Gaule romaine*, 2 vol., Paris, 1904.

20) Les fouilles furent menées en totalité par Timothée Welter alors presque octogénaire (de 1934 à 1936). Né à Kédange en 1859, il avait été le premier Lorrain à passer un semestre d'études (juridiques) à l'Université de Berlin (1879-1880). Il avait été nommé notaire à Lorquin en 1886 et se livra à de multiples investigations archéologiques dans le canton. Ami de l'abbé Paulus, il adhéra à la *Gesellschaft* et l'invention de la nécropole de la Neuve-Grange le fit entrer au Comité (en 1897). E. Huber parraina son admission à l'Académie Nationale de Metz (1903); il fouillait alors la villa gallo-romaine d'Urville. L'appui d'A. Grenier valut à ce doyen des archéologues mosellans de diriger les fouilles de Chemery à partir de juillet 1934. Celles-ci bénéficièrent de l'aide financière de la S.H.A.L., du Musée et de la Ville de Metz, de la Direction Générale des Beaux-Arts. Mais T. Welter sollicita également la générosité des particuliers qui furent nombreux à payer des « journées » de terrassiers... (cf. dossier des fouilles de Chemery aux Musées de Metz). Il fit le compte rendu de ses travaux dans T. WELTER, « La poterie de Chemery-Faulquemont, fouilles de 1934 » dans *A.S.H.A.L.*, XLV, 1936, pp. 137-156. Mais *Les Vases ornés de la Moselle* (Nancy, 1953) d'E. DELORT représentent la première étude scientifique de la céramique mosellane après les deux articles parus dans l'*A.S.H.A.L.*, XLIV, 1935, pp. 355-406 et dans les *M.A.M.* XVII, 1948, pp. 95-127.

21) On se reportera désormais à la bibliographie de Marcel LUTZ recensée dans le volume de *Mélanges* qui lui a été consacré en hommage, hommage auquel la S.H.A.L. qui lui doit beaucoup s'est associée. Cf. *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, t. XXXVIII/2, 1987.

22) Comme l'écrivait la céramologue E. FÖLZER dans *Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata Manufakturen. Römische Keramik in Trier 1.*, Bonn, 1913.

mondiale, dans un programme établi à l'avance, en fonction d'un thème de recherche défini scientifiquement. Il s'agit donc en majorité de fouilles de « sauvetage », dont, il est vrai, certaines ne sont rien d'autre que de simples mises au jour. La S.H.A.L. participe à ces fouilles financièrement, surtout par l'intermédiaire des sections locales : le groupe de Sarrebourg se distingue là particulièrement<sup>(23)</sup>. C'est à la S.H.A.L. que sont octroyées les subventions officielles destinées aux fouilles. La S.H.A.L. joue aussi pendant fort longtemps le rôle d'un « organe consultatif » en matière d'archéologie locale : à l'époque de l'Annexion, si les premières explorations se révèlent intéressantes, il faut attendre l'avis du comité messin (en fait l'avis de J.-B. Keune) pour continuer; en revanche pour les fouilles « mineures » aucune autorisation « messine » n'est nécessaire. Sur place, le rôle des sections locales est déterminant, plus ou moins actif selon qu'il s'y trouve un archéologue dynamique : l'histoire du groupe sarrebourgeois, sous l'impulsion successivement d'A. Reusch, d'E. Linckenheld, de M. Lutz est tout à fait instructive à cet égard. Enfin, la S.H.A.L. s'emploie aussi à intervenir pour éviter des destructions intempestives du patrimoine archéologique. De 1902 à 1908 elle multiplie vainement les interventions pour sauver le site du « Grand amphithéâtre » : correspondance du Président avec Guillaume II, voyage à Berlin, rien n'y fait et les travaux de la gare à Metz sont achevés en 1908... A une échelle plus modeste, elle intervient de même en 1922 auprès de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est pour la préservation des vestiges mis au jour par les travaux entrepris près de Bénestroff. Et on pourrait multiplier les exemples.

Ce siècle d'activités s'est donc traduit par de multiples découvertes de sites nouveaux tant à Metz (Grand amphithéâtre, enceinte gallo-romaine, Thermes du Musée), que dans les campagnes. La carte des habitats est ainsi particulièrement fournie : *villae* de luxe (Téting, Rouhling, *Villa* N° 1 du domaine de Saint-Ulrich), *villae* rustiques (Sarraltroff, Sarreinsming), occupation des agglomérations secondaires (Tarquimpol, Sarrebourg, Delme, Daspich-Ebange...). Les résultats sont aussi particulièrement intéressants dans le domaine des sites industriels : fouilles du Briquetage de la Seille, et surtout fouilles ou découvertes de centres céramiques : Chémery, Mittelbronn, Boucheporn, Eincheville, Yutz, Metz.

La plupart des découvertes sont aujourd'hui dans les Musées : trop souvent pour les fouilles anciennes manquent non seulement le contexte archéologique mais la mention exacte du lieu de trouvaille. Il n'empêche que par sa politique de « surveillance », par la présence de ses membres sur le terrain et leur connaissance intime du milieu local, par une certaine politique d'achat aussi, la S.H.A.L. limite et la dispersion des trouvailles chez des particuliers et l'envoi à Berlin des objets recueillis en Moselle<sup>(24)</sup>.

23) 1500 marks sont ainsi dégagés en 1911 pour les fouilles de la villa de Sarraltroff.

24) Même le mobilier dégagé sur le domaine impérial d'Urville reste en Moselle.

En revanche la collection Huber est installée au Musée de Metz, tout comme le grand « retable » du *Mithraeum* retrouvé à Sarrebourg en 1895<sup>(25)</sup>. Mais les sections de la S.H.A.L. jouent néanmoins un rôle fondamental dans la création des Musées locaux : ainsi ouvre en 1905 à Thionville le Musée de la Tour-aux-Puces; la même année le Musée de Sarrebourg s'installe dans la prison désaffectée...

Les découvertes archéologiques mises au jour dans l'espace mosellan depuis 1888 fournissent la matière des ouvrages de Maurice Toussaint<sup>(26)</sup> qui reprennent, pour l'essentiel, les références bibliographiques puisées dans les publications de la S.H.A.L. En effet les opérations de terrain, les découvertes fortuites donnent alors toujours lieu, dans des délais très rapides, non seulement à de brèves mentions mais aussi à des présentations plus circonstanciées, ou à des études de synthèse. Toutefois, le volume de la pagination consacrée à l'archéologie présente de sensibles écarts : 15 % de 1888 à 1918, 2 % de 1920 à 1939, 19 % de 1947 à 1980. Ces différences sont liées certes à l'importance plus ou moins grande des fouilles - activité mise en sommeil entre les deux guerres, mais aussi bien entendu à la volonté et à la capacité de publication des archéologues eux-mêmes. Les tables du *Jahrbuch*, de l'*Annuaire*, des *Cahiers Lorrains*, donnent une image fidèle de cet aspect du travail des archéologues de la S.H.A.L.<sup>(27)</sup>.

La société, enfin, se préoccupe avec continuité de sensibiliser un large public à l'intérêt des trouvailles et à la nécessité de sauvegarder la « mémoire du sol ». Cette politique emprunte sensiblement toujours les mêmes voies. Si avec le XX<sup>e</sup> siècle disparaissent les visites de collections particulières<sup>(28)</sup>, les excursions donnent régulièrement lieu à des retrouvailles festives sur des sites consacrés : de K. Wichmann à M. Lutz la grande villa de Saint-Ulrich garde sa force d'attraction, mais on ne s'y rend évidemment plus désormais en calèches ! Quant aux conférences (sur un site, sur les Médiomatiques, sur la vie quotidienne) elles représentent à toutes les époques (surtout accompagnées de projections) un des moyens d'action privilégiés des groupes locaux<sup>(29)</sup> et des intitulés très proches balisent les volumes des publications.

Pendant près de cent ans, en dépit de quelques fléchissements (l'entre-deux-guerres), la S.H.A.L., fidèle à sa dénomination, fidèle à ses statuts, occupe sans désenchaner la scène de l'archéologie locale. Des

25) L'« impérialisme muséographique » de J.-B. Keune aidant, le Musée de Sarrebourg dut se contenter d'un « petit » moulage du « retable »; un moulage grandeur nature aurait coûté 1500 marks et la collecte ne rapporta que 550 marks !

26) Tels *Metz à l'époque gallo-romaine* (Metz, 1948) et *Répertoire archéologique du département de la Moselle*, Nancy, 1950.

27) Les archéologues de la S.H.A.L. cités ici ont tous publié également dans d'autres revues scientifiques : les *Bonner Jahrbücher*, la *Revue des Études Anciennes*, la *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, la revue *Gallia*, la *Trierer Zeitschrift*, les *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, *Germania*, p. ex.

28) En 1892 et de nouveau en 1905, E. Huber présente sa collection particulière aux sociétaires.

29) De Sarreguemines, de Thionville, de Sarrebourg, à toutes les époques.



titres et des noms dans les tables des matières, de rares photographies en noir et blanc un peu floues, des coupes, des plans et des dessins (en plus grand nombre), quelques témoignages oraux<sup>(30)</sup>, des lettres dans des écritures « démodées »<sup>(31)</sup> constituent désormais la mémoire d'une intense activité<sup>(32)</sup>. Ensemble, les sociétaires, dont les cotisations et la sympathie diligente ont soutenu les responsables et les hommes de terrain et/ou de plume, animés d'une indiscutable passion (rarement dévoyée) et, pour la plupart, de motivations réellement scientifiques, ont su assurer une place de premier ordre aux vestiges gallo-romains dans le paysage historique de la Lorraine mosellane.

J.-M. DEMAROLLE

30) Nous remercions vivement Pierre Jung, Marcel Lutz et le Docteur Jean-Marie Rouillard pour les renseignements qu'ils nous ont donnés sur E. Delort et E. Linckenheld.

31) Nous songeons à la correspondance échangée entre E. Huber et J.-B. Keune, que nous avons pu consulter aux Musées de Metz où Monique Sary, Jean-Louis Coudrot et Magdeleine Joly nous ont réservé le meilleur accueil.

32) Pour cette étude sommaire nous avons utilisé, outre les publications de la *S.H.A.L.* depuis 1888, les registres des procès-verbaux des séances du Comité grâce à l'obligeance de Charles Hiégel et les dossiers personnels de T. Welter et d'E. Delort à l'Académie de Metz. Pour la période allemande on consultera Béatrice SCHNEIDER, *Die Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Altertumskunde 1888-1917*, Mémoire de Maîtrise, Université de Metz, 1982, 217 p., illustré.